

Alexandre le Grand dans l'*Alexandréide*

L'*Alexandréide* de Gautier de Châtillon fait d'Alexandre le Grand un admirable portrait, plein de vie et de vérité aussi. En effet, si le Macédonien est présenté avant tout comme un surhomme, doué de toutes les qualités d'un guerrier et d'un chef hors-pair, et protégé de la Fortune, Gautier de Châtillon, dans son beau texte tout imprégné de poésie, le montre aussi tout simplement comme un homme, avec les qualités et les défauts d'un homme. Il n'en reste pas moins que son incroyable volonté de conquête place cet homme au-dessus des autres hommes, et finalement l'isole : et c'est cette solitude du personnage, pourtant aimé et entouré, qui le rend finalement poignant malgré tout son panache.

C'est cependant en premier lieu comme un surhomme que nous apparaît le Macédonien dans l'*Alexandréide* : il possède en effet toutes les qualités du surhomme, et tout d'abord les qualités d'un guerrier hors du commun. Il est farouchement insoumis, et ce dès son enfance : les vers 78-80 du livre I le soulignent déjà : le jeune Alexandre se plaint de la domination de Darius,

... senium lugere parentis
Oppressum imperio Darii patriam jacentem
Conqueritur lacrimans...

Et au livre II, c'est en « grinçant des dents » qu'il répond au paternalisme de Darius, qui lui conseillait dans une lettre d'épargner ses tendres années :

Frendit Alexander modice turbatus...

(vers 34)

Plus tard, dans les vers 131-141 du livre IV, il refuse les offres de paix de Darius : on n'achète pas Alexandre. Il est conscient d'ailleurs

qu'accepter les conditions du « tyran Mède » reviendrait à glorifier ce dernier :

Condicio pacis quam vos pretenditis, illi,
Si tulero acceptum, palmam conferre videtur.

(IV, 161-162)

Darius, d'ailleurs, se moque de lui en lui proposant un territoire que l'armée d'Alexandre occupe déjà :

Pellite abhinc regem Macedum ut vestrum sciat esse
Quod sibi donatis.

(IV, 168-169)

Dans le même livre encore, Alexandre refuse d'attaquer Darius par ruse et de nuit, par souci de sa renommée (IV, 353-373).

S'il est insoumis donc, le Macédonien est également un guerrier hors-pair parce qu'il se montre infatigable : à tous moments on le voit refuser le repos, le repos de l'enfance tout d'abord : *quam longa quies pueris !*, s'écrie-t-il avec impatience au vers 33 du livre I. Dans le livre II, aux vers 205-217, au moment de sa maladie, il repousse l'idée d'attendre la mort sans combattre :

Ergo, ait, in castris victum sine Marte cruentus
Victor Alexandrum rapiet ? [...]
Nam licet eger adhuc, si saltim stare meorum
Ante aciem potero, cursu fugitiva rapaci
Terga dabunt Persae, Danaïque sequentur ovantes.

même malade, il chassera les Perses l'arme au poing. Il refuse encore de se reposer lorsque, nous l'avons dit, il rejette les offres de paix de Darius et préfère la gloire aux richesses. Et comme il n'a pas confiance en Darius, il le pourchassera jusqu'à la mort : *Persequar ad mortem* (IV, 131-158). Au livre IX, il n'attend pas que la blessure qu'il a reçue lors du siège de Sudrate soit cicatrisée pour reprendre les armes :

cum nondum obducta cicatrix
Posse videretur graviolem gignere morbum,
Impaciens tamen ille morae parat arma repostis
Gentibus Oceani...

(vers 501-505)

Et il explique à ses hommes étonnés que son but n'est pas de vivre longtemps, mais de conquérir le monde (IX, 545-577).

Mais c'est plus encore pendant le combat lui-même que se révèlent les qualités du formidable guerrier qu'est Alexandre. Il est un exemple de courage, de « vertu » guerrière : dès son enfance, cette « vertu » dépasse son petit corps de douze ans :

Adde quod etati duodenni corpore parvo
Major inesse solet virtus viridisque juventae
Ardua vis supplere moras.

(I, 44-46)

Dès son enfance aussi, toute peur l'abandonne : *Jam timor omnis abest...* (I, 191). Lors de la prise de Sardes, aux vers 67-69 du livre II, on le dépeint plus courageux aux armes que les ennemis :

Quos licet inferior numero sed fortior armis
Fudit Alexander expugnatamque suorum
Viribus intravit Midae predivitis aulam

Au vers 249 du même livre, après sa maladie, *Mens redit, et virtus redi-viva renascitur intus*, la « virtus » renaît en lui dès qu'il retrouve ses sens. L'apostrophe de l'auteur aux vers 381-387 de ce même livre II souligne bien l'opinion qu'il se fait du jeune homme :

juvenemne putatis
Invictum fugere hunc, qui quovis crimine credit
Turpius esse fugam, qui ne fugiatis inertes
Hoc solum metuit ?

demande-t-il aux ennemis. S'il devait choisir entre vaincre en fuyant et être vaincu par les fuyards mais résister à l'ennemi, peut-être hésiterait-il, ajoute Gautier. C'est encore cette « virtus » qui, au livre III, pousse Alexandre à chercher Darius dans la bataille pour le combattre au corps à corps (vers 6 à 10) :

Torquet equum Macedo qua consertissima regum
Auro scuta micant.

Il rencontre d'abord l'un des chefs les plus valeureux de l'armée de Darius : Aréthas, préfet de Syrie (III, 12-24) et après l'avoir vaincu, il continue sa chasse :

Hiis igitur jam terga fugae spondentibus instat
Fulmineus Macedo, perque invia tela per enses
Perque globos equitum, peditum stipante corona,
Ad Darium molitur iter.

Rien ne peut l'effrayer, pas même une éclipse de soleil, ni une menace de révolte de son armée : ... *eventu cum rex interritus omni concilium vocat...* (III, 495).

Pendant la bataille d'Arbela, il ne craint même pas de faire face à un éléphant :

Magnus harundine monstro
Obviat, et qua se lateri promuscida jungit,
Vitales aperit ferro mediante latebras.
Fit fragor ingentem monstro faciente ruinam. (V, 15-18)

Sa «virtus» reste inébranlable, *quem duce Fortuna virtus infracta tuetur*. Il ne redoute même pas l'apparition et les menaces de Bellone, déesse de la guerre, pendant le combat :

«... quocumque venis, dea, cardine, vanum
Spemimus omen, ait, non me divellet ab armis
Et curru Darii licet impiger ales ab alto
Missus Athlantiades veras mihi nuncius ipsas
Afferat a Persis raptas cum matre sorores...»

(V, 242-255)

Il fait preuve aussi du plus grand courage lorsqu'il s'agrippe seul au rempart de Sudrate et qu'il saute seul dans la ville. Certes, il est abrité par un vieux laurier, et sa renommée effraie ses ennemis. Mais il y a aussi

desperatio, magnae
Virtutis stimulus, et honestae occasio mortis

(IX, 389-390)

Il sait recevoir avec son épée ceux qui font mine de s'approcher :

quem cum spoliare pararent
Qui stabant propius, hos sic mucrone recepit
Magnus ut ante ipsum vita fugiente jacerent
Exanimis gemini. quorum sic terruit omnes
Sudracas obitus ut nemo lacessere deinceps
Cominus auderet collato robore Magnum. (IX, 395-400)

Son courage éclate aussi lorsqu'il est blessé : s'il est incurable, qu'on hâte sa mort. Si au contraire on peut le soigner, il accepte de livrer son corps au médecin, et même d'être enchaîné (seule sa puissance doit rester sans entraves). Il offre donc au médecin un corps immobile et aucun signe de souffrance ne transparaît sur son visage :

non est, ait ille, decorum
Vinciri regem, Critobole, sive teneri. Libera sit regis et semper salva potestas. (IX, 474-476)
Sic ait, et quod vix auderes credere, corpus
Prebuit immotum, neque vultus signa doloris
Contraxit rugas. (IX, 477-479)

Enfin, c'est avec le même courage qu'il accepte d'affronter jusqu'au bout son destin, qui est de conquérir le monde : c'est ce qu'il explique à ses hommes aux vers 545-577 du livre IX ; c'est le fait des petites âmes de croire que le bonheur est de vivre longtemps :

Degeneres animi pectusque ignobile summum
Credunt esse bonum diuturna vivere vita.

Rien d'insurmontable pour un homme courageux : *nihil insuperabile*

forti. Il se hâte de pénétrer au sein des antipodes et de découvrir un autre univers :

Antipodum penetrare sinus aliamque videre
Naturam accelero.

Il se consacrera à cette tâche et en obtiendra la gloire... ou la mort :

Hiis operam dare proposui nec rennuo claram
Si Fortuna ferat vel in hiis extinguere vitam.

Et en effet sa raison d'être est la guerre, la conquête. Il a toujours été attiré par le métier des armes, dès son jeune âge,

pectore toto
Arma puer sitiens. (I, 29-30)

il s'est toujours plu *Inter funereas acies mucrone chorusco* (les sonorités du vers — I, 34 — soulignent ici, comme souvent, l'âpreté de l'âme du jeune homme). Dès qu'il le peut, *sic puer effrenus totus bachatur in arma* (I, 56). En effet, l'amour de la guerre et le désir de régner se développent dans son cœur : *Germinat intus amor belli regnique libido* (I, 190). Il lève bien vite sa première armée (I, 245 et ss) et arme ses fantasmes avec toutes sortes d'armes perfectionnées (I, 257-262). Si grande est la volonté de faire la guerre dans son cœur invaincu : *Tanto sub invicto bellandi corde voluntas* (I, 375). Lorsqu'il aborde en Asie, sa joie est si grande que sa poitrine ne peut la contenir (I, 378-381). Voilà pourquoi, lors de sa maladie, il refuse d'attendre sa guérison pour combattre (I, 205-217) :

sciantque
Me non tam vitae spacium quam querere belli.

Il désire tant la guerre qu'à l'annonce de l'arrivée de Darius et de son armée, il ose à peine croire la nouvelle :

... vis credere sustinet ille,
Quem belli mora sola movet. Prior ergo manipulis
Intonat « arma, arma, o Danaï ». Prior urbe relictâ
Fulminat in Persas, sequitur galeata juvenus
(II, 394-397)

Si Alexandre a du mal à trouver le sommeil à la veille de la bataille, toute inquiétude le quitte lorsque le moment de combattre arrive :

At nunc cum Darius coram me totus et ejus
Copia tota michi sese presentet in armis
Nec fugiens possit divortia querere Martis,
Quod metuum nichil est.

En effet, il est un combattant de premier ordre :

Ille per insertos invictus et impiger enses
 Telaque prorumpens volat ignoratque moveri,
 Ferreus armatos contundens malleus artus. (V, 26-28)

A plusieurs reprises il est d'ailleurs, comme ici, appelé « marteau », marteau de fer, marteau du monde. Ainsi, aux vers 337-338 du livre VIII :

nec destitit ille laborum
 Prodigus et paciens fatalis malleus orbis.

Il se montre souvent furieux dans la bataille :

Quippe inter primos galeato vertice primus
 Fulminat in muros, nunc grandia saxa volutans,
 Nunc sude suffodiens, nunc frangens ariete portas,
 Nunc tormenta rotat tormentum flebile mundi. (V, 90-93)

Au livre VII encore, on le voit « avide de bataille » :

Ergo avidis pugnae tentoria vellere Magnus
 Imperat. (537-538)

Il est le « dompteur des terres »,

fortis et impiger ille
 Terrarum domitor, in cuncta pericula preceps,
 Hyrcanos subiit armato milite fines (VIII, 3-5)

Aussi, quand, aux vers 44-46 du livre VIII, Alexandre accorde à la reine des Amazones de garder l'héritier qu'elle enfantera de lui, même s'il est mâle, on peut se demander s'il s'agit de sa part de générosité, ou d'un désir de ne pas « s'encombrer », matériellement et sentimentalement, dans sa vie de soldat...

C'est le même désir qui le guide aux vers 52-74 du livre VIII, lorsqu'il ordonne de brûler tous les trésors qui retardent les soldats dans leurs déplacements :

Estuat auditis Macedo, sed inertia luxu
 Et bello partis tot rebus onusta moveri
 Agmina vix poterant, igitur, mirabile factu,
 Cuncta cremanda ratus quecumque moventibus arma
 Esse solent oneri, primum sua deinde suorum
 In medium proferre jubet.

Au livre IX, alors que de nombreuses nations se sont offertes à lui sans combat, Alexandre se réjouit d'apprendre que Porus a réuni une armée pour l'affronter :

Oblatamque sibi Poro mediante triumpho
 Affore materiam gaudens rapit agmina cursu

Precipiti... (vers 51-53)

Le « héros de Mars » cherche son ennemi au milieu des combattants :

Perque tot objectos invictus et impiger hostes
Ad Porum molitur iter Mavortius heros.
(vers 199-200)

Il a enfin trouvé une lutte digne de lui :

Inveni tandem dignumque stupore meoque
Par animo discrimen, ait, res ecce gerenda est
Cum monstris michi cumque viris illustribus una.
(vers 203-205)

Malgré la mort de son cheval Bucéphale (*qui tanto principe solo solus erat dignus*, vers 266-267), Alexandre s'acharne à poursuivre Porus :

profugo par fulminis instat
Ira Dei Macedo.
(vers 262-263)

Mais c'est lors de l'attaque de Sudrate, on l'a vu, que ses qualités de combattant éclatent le plus : il se jette sur les échelles accrochées au mur de la ville :

Aptari scalas jubet et cunctantibus illis
Primus in oppositum galeato vertice murum
Evadit Macedo.
(IX, 344-346)

Accroché tout seul dans un passage étroit du mur, alors que, sous l'abondance des traits, ses hommes ne peuvent le suivre et lui crient de sauter en arrière,

rex, ausus mirabile dictu
Atque fide majus, saltu se prepete dira,
Barbarie plenam preceps inmisit in urbem,
Indignum reputans divino stemmate, princeps
Tot clarus titulis si tergum ostenderet hosti
(366-370)

Le voici donc dans la ville, seul, et seulement protégé par un vieux laurier et par sa réputation. Une flèche l'atteint. Même blessé, il continue pourtant à se battre, seul contre tous :

ut moriens invictus dimicet ante
Quam acer in tenues erumpat spiritus auras,
Se clipeo et lauri ramis attollere temptat
(419-421)

Finalement toutes ses conquêtes le conduisent jusqu'aux nations qui longent l'Océan : il triomphe d'elles aussi, ce qui fait dire à notre auteur qu'il « a brisé l'Océan » :

Iamque reluctantem Pelleus classe minaci

Fregerat Oceanum, iamque indignantibus undis
Victor ab Oceano Babylona redire parabat (X, 168-170)

Si son amour des armes et de la guerre explique donc en grande partie ses succès au combat, une autre qualité d'Alexandre apparaît comme essentielle dans ses triomphes : Gautier de Châtillon souligne en effet pour chaque nouvelle bataille la rapidité du Macédonien, sa vivacité, sa vigueur. Aussitôt levé, il « jaillit » hors du camp et « fait irruption » dans les montagnes :

Emicat extimplo castris et in ardua montis
Erumpens Asiae metitur lumine fines. (I, 434-435)

Il se met vivement en chemin : *Iamque iter arripiens Cylicum sibi vendicat arces* (I, 452). Sa rapidité est un de ses atouts dans la guerre ; ainsi dans sa capture de la Cappadoce :

Mane iter accelerat Macedo spacioque diei
Unius stadia trepidis quingenta peregit
Gressibus, accelerans pavidum prevertere regem.
(II, 92-95)

rapit agmina ductor
Ad loca... (II, 141-142)

ou encore dans la bataille d'Issus :

Primus in oppositos pretenta cuspide Persas,
Ocius emisso tormenti turbine saxo,
Torquet equum Macedo...

Lorsqu'il poursuit Darius avant la seconde bataille (celle d'Arbela), malgré les terres dévastées et désertées, il continue d'avancer, plus rapide que le tigre :

Tigri velocior ipso,
Tigri, qui celeri sortitur ab impete nomen.
Tigris aquas superat, qui gurgite saxa volutans
Grandia marmoreas exit truculentus in undas.
(III, 450-453)

Tous ses déplacements ont cette rapidité :

festinus castra moveri
Imperat et rapido cursu bachatur in hostem.
(IV, 276-277)

Au livre V, il est successivement comparé à une ourse et à l'Auster :

Advolat orbata catulis truculentior ursa
Diluvium mundi Macedo. (vers 184-185)
Transcurrit Syriam pluvioque citatior Austro. (vers 434)

C'est encore sa hâte qui lui permet de prendre Persépolis :

Vix bene purgato noctis caligine caelo,
Traiciens Macedo molimine pontis Araxen
Persepolis festinus adit, captamque redegit
In cineres celebrem tot priscis regibus urbem.

(VI, 161-164)

Au livre VIII, on retrouve mot pour mot le vers 277 du livre IV :

Ergo avidis pugnae tentoria vellere Magnus
Imperat et rapido cursu bachatur in hostem

Ce vers prend ainsi des allures de vers formulaire et la vivacité d'Alexandre se présente comme sa qualité intrinsèque. On lit encore :

propero rapit agmina cursu
In Bessum Macedo.

(VIII, 336-337)

ou

pardis velocius agmen
Ad Tanaim transfert.

(VIII, 359-360 :

ici, c'est à des léopards qu'est comparé Alexandre)

Pour combattre Porus, Alexandre

rapit agmina cursu
Precipiti rapidumque petit festinus Ydaspen.

(IX, 52-53)

Et après la défaite de Porus,

laxis propere festinat habenis
Orbis in extremas convertere prelia gentes
Oceanique suis populos adjungere castris

(IX, 331-333)

On se souvient aussi de sa vivacité dans l'attaque de Sudrate (IX, 367-368) :

salto se prepete dira
Barbarie plenam preceps inmisit in urbem.

On voit donc que cette rapidité explique ses triomphes autant que son amour du combat.

Mais si ces qualités peuvent être mises en œuvre par Alexandre et faire de lui le guerrier exceptionnel que décrit l'*Alexandréide*, c'est sans doute aussi dû à son mode de vie : il semble bien en effet que le Macédonien se soumette à des règles de vie rigoureuses et presque ascétiques. Il se lève à l'aube, avant le soleil : c'est ce que nous révèlent les poétiques vers 427-431 du livre I. Mais il est vrai aussi qu'il trouve facilement le sommeil :

Astrorum fugam solis precursor anhelò
 Maturabat equo, facili cum membra sopore
 Solvit Alexander.

La seule fois où nous le voyons peiner pour s'endormir, c'est la nuit qui précède la bataille d'Arbela. Aussi, le matin, ne parvient-il pas à s'éveiller, ce qui étonne tout le monde (IV, 456-464):

Conveniunt proceres orta jam luce Pelasgi
 Ad regem, insolito thalamis de more vacantem
 Mirantes: alias vigiles excire solebat
 Et stimulare pigros et maturare morantes...

Son compagnon Parmenius s'étonne plus encore:

Que te tanta quies tenuit?...
 rigor ille vigoris,
 Et virtus animi, que nunquam fracta resedit,
 Hec ubi nunc? (IV, 475-483).

De même, sa chasteté est exemplaire. Ainsi, alors que la femme de Darius est sa captive, il la respecte cependant, ainsi que les autres femmes de la maison royale:

Majestate tamen salva salvoque pudore
 Tota domus Darii, genitrix et regia conjunx
 Et soror et natus, tanta est clementia regis,
 Curribus auratis in Dorica castra vehuntur. (III, 234-237)

Il les considère comme faisant partie de sa propre famille:

In matrem Darii sic temperat ut sibi matrem
 Eligat, uxori det nomen habere sororis,
 Septennem puerum in natum sibi mitis adoptet.
 Tantus enim virtutis amor tunc temporis ille
 Pectore regnabat. (238-242)

Son comportement envers la femme de Darius est si extraordinaire que l'auteur le rappelle encore au moment de la mort de la reine (IV, 19-23):

Post raptum semel hanc inspexerat, et preciosa
 Reginae species non incentiva furoris
 Causa sibi fuerat, custodem se esse pudoris
 Maluit et formae, neutrumque sibi temerare
 Gloria major erat quam si violaret utrumque.

Cette façon de vivre, chaste et régulière, est bien celle d'un individu hors du commun, concentré tout entier sur une seule passion: la guerre, la conquête.

Mais pour faire la guerre, pour conquérir le monde comme Alexandre, il ne suffit pas d'avoir des qualités individuelles, d'être soi-même

un guerrier formidable : il faut aussi une armée, et il faut savoir conduire cette armée. Or Alexandre nous apparaît aussi comme un chef extraordinaire. Il a toutes les qualités d'un meneur d'hommes sans égal.

Et tout d'abord c'est un habile stratège. Dans le livre II, aux vers 422-438, nous le voyons disposer son armée pour combattre Darius :

Rex stabilem peditum tamquam insuperabile vallum
Opposuit Persis in prima fronte phalangem.

Il connaît ses hommes et sait quand il doit les faire combattre. Ainsi, après l'éclipse de soleil qui les avait terrorisés, il les mène au combat dès que leur espoir renaît :

Ergo ubi torpentes spes et fiducia fati
Erexit mentes, armis, dum corda calerent,
Utendum ratus est Macedo ne frigeat ardens
Impetus, extimplo velli tentoria circa
Noctis iter medium jubet et precedit ovantes
In primis raro contentus milite turmas. (III, 538-543)

Aux vers 275-279, puis 285-291 du livre IV, Alexandre dresse son armée pour la seconde bataille contre Darius, celle d'Arbela. Mais il leur ordonne de camper et de se reposer avant le combat (vers 301-305). Quant à lui, il s'en va seul espionner l'armée de Darius (vers 305-312).

Il est aussi capable de légiférer et au livre VI, nous le voyons changer les règles de son armée. Ainsi, aux vers 45-50,

Moris apud veteres Macedum patremque Philippum
Hactenus exstiterat, cum tolli signa juberent,
Castras ciere tuba, que prepediente tumultu
Armorumque sono non pertungebat ad omnes.
Sed super hoc cautum est ut pertica signa movendi
Luce sit in signum, fumus de nocte vel ignis.

Il sait choisir les hommes qu'il doit envoyer en reconnaissance. Ainsi, avant d'attaquer la ville d'Uxion,

Doctus ab indigenis iter esse latens et opertum
Civibus ignaris, Graios quod ducat ad urbem,
Delectis equitum tantum in discrimen ituris
Prefecit Macedo meriti Taurona probati. (VI, 71-74)

Lui-même vient à l'aube étudier le site de la ville (vers 75-85). Plus tard, alors que pour la troisième fois Alexandre veut combattre Darius, il divise ses forces pour rechercher le roi Mède :

Nec mora, divisus cum Parmenione catervis,
Imperat ut Darium caute vestiget, eumque

Campestri jubet ire via, tamen ipse retentis
 Delectis equitum juga tendit in ardua, quorum
 Perpetuum excurrit vergens in Persida dorsum.
 (VI, 145-149)

Il fait encore preuve de stratégie lorsqu'il s'empare de Persépolis, aux vers 161-164 du livre VI:

Vix bene purgato noctis caligine caelo,
 Traiciens Macedo molimine pontis Araxen
 Persepolis festinus adit, captamque redegit
 In cineres celebrem tot priscis regibus urbem.

De même, alors qu'il vole au secours de Darius, il sait arrêter ses hommes quand il le faut :

paulo subsistere Graecos
 Jussit Alexander donec cessante procella
 Pulveris hostiles possent cognoscere turmas.
 (VII, 153-155)

Il est même capable de ruse lorsque celle-ci est nécessaire : ainsi, au livre IX, alors que, pour attaquer Porus, il doit traverser l'Hydaspes, il échange ses vêtements impériaux avec un homme qui lui ressemble, et sur lequel l'attention de Portus va rester concentrée :

Attalus unus erat inter tot milia regi
 Persimilis facie, referens et corpore Magnum.
 Vestibus ornari rex imperialibus illum
 Imperat ut ripam teneat speciemque videnti
 Exhibeat Poro regem cessare nec esse
 Ultra sollicitum qua transitus arte paretur.
 At rex preter aquam, Macedum statione relictā,
 Longius abscessit, paucis ut falleret hostem
 Contentus sociis.
 (IX, 153-161)

Il faut dire que, dans cette façon pénétrante d'appréhender les situations et de trouver une solution aux problèmes, il est aidé par une intelligence, une compréhension des choses et des êtres au-dessus du commun : il appréhende rapidement les événements : on imagine la démarche de sa pensée lorsque, au livre I, dès qu'il est levé, il mesure des yeux le territoire de l'Asie : *Asiae metitur lumine fines* (I, 435) ; selon les circonstances, il épargne ou écrase les ennemis, c'est une question « d'habileté » :

Pluris Alexandro fuit hec sollertia quam si
 Sanguinis impensa Martem tractaret, agitique
 Pace vices belli cum parcit et obruit hostem.
 (I, 449-450)

Il est aussi capable de contourner les difficultés : comme un présage annonçait que celui qui dénouerait les nœuds du joug placé dans le temple de Jupiter à Sardes dominerait toute l'Asie, ne parvenant pas à le dénouer à la main, Alexandre le tranche avec son épée :

Quid refert, inquit, proceres, quo scilicet arte
Quoque modo tacitae pateant enigmata sortis ?

Il connaît bien les hommes aussi, et cette expérience est étonnante chez un être encore très jeune, ne l'oublions pas. C'est ainsi qu'il refuse les offres de paix de Darius parce qu'il ne veut pas être acheté : plutôt que d'accepter des contre-parties, il préférerait rendre ses otages gratuitement, parce qu'il sait qu'un cadeau récompensé par des présents n'engendre pas la reconnaissance :

precium si dona sequantur,
Gratia non sequitur, nec habent commercia grates.
(IV, 140-141)

Il sait aussi qu'il doit se méfier toujours de Darius :

Cumque meos modo pollicitis ad proditionem
Sollicitet Darius, modo munere palpet amicos
Ut mea fatali maturent fata veneno,
Persequar ad mortem. (IV, 155-158)

Mais les hommes qu'il connaît le mieux sont les siens, les soldats de cette armée qui va le mener à tous les triomphes : Gautier de Châtillon ne manque jamais de souligner combien Alexandre sait parler à ses guerriers. Ainsi, au livre II (vers 439-486), le Macédonien prépare ses hommes à la première bataille contre Darius : il utilise successivement le sourire, la prière, la flatterie, les encouragements, la fermeté, les promesses :

Precedens igitur hilaris vexilla quiritum
Prefectos prece sollicitat, blanditur amice,
Consolidat dubios, animos audentibus auget,
Errantes reprimis sparsasque recolligit alas.
Spe libertatis servos, tenues et avaros
Invitat pretio...,

et il leur donne ensuite toutes sortes de conseils. Pour les glorifier et démythifier l'armée de Darius, il oppose le luxe efféminé des soldats orientaux à l'envie réelle de se battre des guerriers de l'Occident (II, 457-461) :

Cernitis inbelles auro fulgere catervas,
Cernitis ut gemmis agmen muliebre choruscet :
Pretendit predae plus quam discriminis. aurum
Vincendum est ferro, tantum didicere minari

Deliciae molles, gladios et vulnus abhorrent.

Il leur présente la bataille d'Arbela comme «l'ultime labeur» et «le triomphe extrême» (IV, 548-552):

*vestris labor ultimus, inquit,
Pre manibus, socii. bellum quod Granicus amnis
Vidit et angusto Cilicum victoria saltu
Quid lauris quid honoris habent nisi fine beato
Terminet extremum deus et Fortuna triumphum?*

Il sait toujours leur rappeler ainsi que la Fortune le favorise :

*ad hoc Fortuna laborat,
Quam pudet exiguos tociens numerare triumphos,
Ut michi vincendum semel et simul offerat orbem.*

Chaque fois que ses hommes doivent affronter l'armée de Darius, il oppose l'or des Barbares à leur propre combattivité : ainsi, aux vers 566-575 du livre IV. Et surtout, il leur promet la totalité du butin :

*vestrum est quodcumque videtis,
Non ascribo meum, tantum michi vincete, predam
Dividite inter vos. qui mecum vincere curas,
Participem me laudis habes, tibi cetera tolle.*

(IV, 576-578)

Il les invite simplement à suivre son exemple : si jamais ils le voient fuir, ils pourront s'enfuir et lui ne pourra leur faire aucun reproche. Mais s'il court le premier au combat, il mérite des hommes qu'il le suivent : quelle meilleure incitation peut-il leur donner ? (IV, 579-588).

Il les exhorte encore avant qu'ils ne combattent la ville d'Uxion, aux vers 94-102 du livre VI : eux qui sont les vainqueurs de l'Asie ne peuvent pas s'endormir à l'intérieur d'un camp exigü : d'ailleurs, qui pourrait leur résister ?

*pudeat jam, proci pudor, inquit,
Victores Asiae, o socii, quibus ante tot urbes
Cessere, exigui dormire ad menia castris.
Que loca, quod subsistat opus? quis non ruat agger
Ante manus Macedum? quamvis equandus Olympo,
Corruet, et discent michi conscendere turres,*

même l'Olympe s'écroulerait devant eux.

Il se montre encore plus habile et plus éloquent lorsque la fausse rumeur de leur retour au pays a répandu la joie dans le camp (VII, 469-538) : comment Alexandre va-t-il leur annoncer qu'il veut continuer ses guerres de conquête ? Il commence par leur affirmer qu'il comprend leur désir de retourner en Grèce, car ils lui ont déjà donné plus de villes que le sort aux autres rois (vers 469-480) :

... terras michi vestra subegit
 Plures asperitas aliis quam regibus urbes
 Lubrica sors dederit.

Mais, ajoute-t-il dans les vers 480-500, le royaume qu'il a conquis n'est pas assez solide pour qu'il reparte chez lui :

novus est nec adhuc firma radice tenetur
 Imperii status, et nondum subeuntibus equa
 Barbaricis cervice jugum victoria nutat ;
 Vicistis Persas sed non domuistis.

Même si Darius est mort, il reste des ennemis à vaincre, les ex-lieutenants du roi Mède qui ont trahi leur maître, Bessus et Narbazanes (501-517) :

rescandumque arbitror esse
 quicquid obesse potest regno post terga relicto ;
 Vicinus idcirco Darium ut Besso patricidae
 Cederet imperium ?

C'est d'ailleurs très peu de labeur qu'ils doivent fournir pour obtenir la gloire suprême (vers 518-533) :

Brevis est labor et via nobis ;
 vicina est et in ipso limine palma ;
 Vincendi restant pauci.

Après le complot de Phylotas, fils de Parménien, contre lui, Alexandre s'adresse à son armée comme à sa seule famille (VIII, 126-128) :

Tot salvis Macedum ducibus, quorum agmina meme
 Circumstare vides, Magnum ne dixeris orbem.
 Ecce mei fratres, quos intueor, ecce parentes !

— Ce sont de ces envolées qui soulèvent une foule — Ses soldats sont les seuls protecteurs de son salut (VIII, 153-157) :

Ergo, mei cives, vestra ad munimina civis
 Armaque confugio. liceat vos esse salutis
 Auctores. salvus vobis nolentibus esse
 Nec volo, nec possum. si me salvare velitis,
 Vindicis officium pretendite vindice pena

— C'est tout un art de se rendre ainsi vulnérable et de faire d'eux les responsables tout-puissants de sa vie. Plus loin, alors que les éléphants ont terrorisé les Grecs dans la bataille contre Porus, Alexandre leur parle et leur courage revient :

Magnus, inertes
 Corripiens Macedum cuneos, equites Agrianos
 Et Tracas in monstra jubet convertere gressus.

Extimplo redeunt animi, positoque timore
Mortis in adverso crevit certamine virtus. (IX, 238-242)

Et après la victoire sur Porus, le Macédonien réussit encore à convaincre ses hommes de le suivre jusqu'aux confins du monde, et même au-delà : car sa grande âme, leur explique-t-il, ne se préoccupe pas de vivre longtemps, mais de conquérir l'univers (IX, 545-577).

Enfin, au moment de sa mort (X, 398-417), Alexandre affirme à ses hommes qu'il est appelé par les dieux d'en haut : est-ce de l'orgueil, de la présomption ? ou n'est-ce pas plutôt une façon de les consoler de sa perte ?

Car il est un aspect que l'auteur souligne aussi avec force : Alexandre le Grand est aimé et admiré de ses hommes et redouté de ses ennemis plus qu'on ne saurait le dire. Si bien qu'à la lecture de l'*Alexandride*, on peut sans conteste parler à son propos, comme pour tous les grands meneurs d'hommes de l'Histoire, de carisme. Il faut dire que dès l'abord, son être dégage une aura, un éclat qui force le respect, une sorte de magnétisme qui lui soumet tous ceux qui l'approchent. Et pourtant il semble bien que son physique ne le serve pas vraiment : contrairement à ce qu'on pourrait penser, il est petit et laid. On l'apprend assez tardivement dans le livre, lorsque la reine des Amazones, Talestris, attirée par sa renommée, vient rendre visite au roi, dans le désir de s'unir à lui pour enfanter un héritier digne d'elle — et de lui (livre X, vers 24-35) : elle est un instant déçue par son aspect physique, mais s'aperçoit très vite que la grandeur de son âme transfigure son corps :

Mirata est fame non respondere Talestris
Exiguum corpus, taciturnaque versat apud se
Principis indomiti virtus ubi tanta lateret.

En effet, dans sa simplicité barbare, elle s'imaginait que seuls les êtres grands et beaux étaient capables de grandes et belles actions.

Sed modico prestat interdum corpore major
Magnipotens animus, transgressaque corporis artus
Regnat in obscuris preclara potentia membris.

Mais, malgré sa petite taille, sa prestance physique force le respect : même quand il ne porte pas de vêtements royaux, au début de l'*Alexandride* (I, 235-238), ses cheveux, ses yeux, son visage révèlent qu'il est un roi :

Ornamenta licet regi regalia desint
Lucidis obrizo crinalis circulus auro,
Et que flammigeris ignescit purpura gemmis,
Sola tamen loquitur vultus reverentia regem.

Son armure (IV, 498-521), son cheval Bucéphale (IV, 516-517 : *Poscitur hinc Bucifal. cui rex ut prepete saltu / Insedit domuitque ferum domitor ferus orbis...*) sont à la mesure de cet éclat royal :

Fraxinus in dextra, cujus flagrante choruscat
Vexillo cuspis et verberat astra leone. (IV, 520-521)

Il brille aussi, au sens propre du terme, pendant le combat :

Orbem signiferum ceu vallum et menia muro
Pectoris opponit, tendensque in sydera pinum,
Vertice sublato medios ruit hostis in hostes,
Fumantesque globos torquens testatur adesse
Pulvis Alexandrum :

la présence d'Alexandre se détecte immédiatement. Regardons-le encore entrer dans Babylonne :

Splendet in occurso tanti Babilonia regis. (V, 456)

Son « corps invincible » à lui seul effraie les ennemis (IX, 383-387) :

Hujus (il s'agit du vieux laurier) ut applicuit trunco insupera-
bile corpus,
Ultio caelestis clipeum circumtulit, ictus
Telorum excipiens, cumque omnes eminus unum
Impeterent, proprius accedere nemo manumve
Conferre audebat.

Son panache est encore plus grand lorsqu'il regagne Babylone après avoir conquis le monde (X, 261-267) :

et ecce
Obvia mirifico splendebat turba paratu
Occurrunt proceres. quibus ut comitantibus urbem
Arduus intravit sumpsitque insignia regni,
Legatos jubet admitti positumque monarcha
Ascendens solium victo sibi victor ab orbe
Munera missa capit.

C'est encore sans combattre qu'il entre dans Babylone en triomphe (V, 435-437) :

Vi vel amicitia superandis civibus ardet
Obsita coctilibus intrare palacia muris
Insignemque olim tot regum laudibus urbem...

et plus bas :

Ecce vir illustris, stipatus prole beata,
Impiger occurrit Mazeus transfuga regi,
Imperio Magni sese Babilonaque dedens. (441-443)

De même Suze se rend à l'armée d'Alexandre (qui vient tout juste d'accepter volontiers les réformes qu'il lui a imposées):

Haec ubi mature tractata libentibus omnes
 Accepere animis, Susam tradentibus urbem
 Civibus et multis hilarato milite gazis. (VI, 63-65)

Et si Uxion a essayé de lui résister, dès qu'il l'attaque, *Corripuit pavor et desperatio cives* (VI, 105);

Nec mora ter denis victorem flectere missis
 Ut liceat salva victos abscedere vita (VI, 109-110)

La même terreur saisit les traîtres de l'armée de Darius lorsqu'il les attaque aux vers 175-180 du livre VII:

Sed Macedum terror et formidabile terris
 Nomen Alexandri, momentum non leve bellis,
 Avertit pavidos et desperare coegit
 Vinci posse viros. fudit indignantibus armis
 Sediciosa cohors, versisque in pectora dorsis,
 Degeneres rapuere fugam.

C'est toujours ce carisme d'Alexandre qui provoque les réactions favorables de son armée chaque fois qu'il lui impose de nouvelles campagnes: après la fausse nouvelle du retour au pays qui avait empli les hommes de joie, les paroles de leur roi suffisent à transformer leurs sentiments:

applaudit curia regi
 Promittitque suas in cuncta pericula vires,
 Jussa secuturos proceres et mobile vulgus
 Si modo blanditiis dubias permulceat aures (VII, 463-466)

Les voici à nouveau prêts à le suivre vers les plus grands dangers:

sic fatur, et ecce paratos
 Attollunt cuncti quecumque in prelia dextras,
 Seque secuturos per summa pericula spondent
 Unanimes letique senes hilarisque juvenus. (VIII, 533-536)

Ses paroles sont encore saluées d'ovations après le complot de Phylotas, fils de Parménios, contre lui:

Regis ad hanc vocem clamoso perstrepit aula
 Turbarum fremitu. (VIII, 100-101)
 rursus fera contio vocem
 Intonat horrendam. (110-111)

Après la défaite des Scythes, toutes les autres nations se rendent à Alexandre (VIII, 496-505).

Lorsque les Grecs croient qu'Alexandre est tombé dans Sudrate, loin de les abattre, la nouvelle les enflamme (IX, 443-452):

Interea cecidisse ducem intra menia rumor
 Pertulit ad Grecos. alios tam dira timore
 Fregisset sed eos animavit fama. pericli
 Tocius inmemores murum fregere dolabris,
 Molitique aditum spreto discrimine mortis,
 Per murum fecere iram. perit obvia passim
 Turba, cadit sine quo delectu sexus et etas
 Omnis. Alexandro mortis seu vulneris auctor
 Creditur, occurrit quemque.

En revanche, lorsque la nouvelle de sa mort se répand dans le camp, les jeunes Macédoniens s'effondrent en larmes :

Quod simul acceptum est, oritur per castra tumultus
 Flebilis, et Macedum ruit in lamenta juvenus,
 Confessi se omnes unius vivere vita

(IX, 484-486)

C'est au contraire l'explosion de joie lorsqu'on sait qu'il est sauvé (IX, 490-500). Et ils brûlent à nouveau de le suivre lorsqu'il les invite à de nouvelles guerres :

Dixit et ad naves socios invitat. at illi,
 Ducat eos quocumque velit, hortantur, et ecce
 Nauticus exoritur per fluminis ostia clamor

(IX, 578-580)

Enfin ils laissent éclater leur douleur lorsqu'Alexandre meurt réellement, aux vers 388-392, 395-397, ou 428-430 du livre X :

Tunc vero in luctum dolor est resolutus amarum
 Tunc vires habuere suas lamenta, nec ultra
 Mobilis horrendos suppressit turba tumultus.

Aimé et admiré de cette façon par ses hommes donc, Alexandre exerce sur eux une véritable fascination et, tout au long de l'*Alexandréide*, nous le voyons les conduire où il le désire : son armée qu'il sait donc si bien mener est, avec ses qualités surhumaines, une autre explication de ses triomphes continuels.

Mais il a beau être lui-même un guerrier inégalé et se montrer un meneur d'hommes extraordinaire, ces qualités surhumaines ne lui suffiraient pas si, non pas comme un homme mais comme un demi-dieu, il n'était protégé par la divinité Fortuna, qui le soutient tout au long de sa vie, tout au long de ses guerres : et c'est encore par cette protection divine qu'il se présente comme un surhomme dans l'*Alexandréide*. Le roi est d'ailleurs tout-à-fait conscient de ce soutien merveilleux, et témoigne constamment d'une confiance sans faille en sa destinée.

Nous l'apprenons dès le livre I :

Nam timor ille ducum, tanta est fiducia fati,
Regnorum quaecumque jacent sub cardine quadro
Iam sibi parta putat. (vers 443-445)

Alexandre sait à l'avance qu'il va dompter le monde : lorsqu'il visite le site de Troie, il se compare à Achille et déplore de n'avoir pas comme lui, un Homère pour perpétuer le souvenir de toutes les conquêtes qu'il va faire (I, 486-490). C'est cette certitude qui lui permet de répondre avec orgueil à la lettre de Darius, au livre II ; dans les vers 38-42, il compare la terre à une balle qu'il va dominer : les futurs de l'indicatif traduisent bien sa confiance :

Forma rotunda pilae speram speciemque rotundi,
Quem michi subiciam, pulchre determinat orbis.
Hiis in subjectos michi Persas utar habenis
Cum victor Darii veteres effregero gazas.

Il affirme encore que le monde entier désire lui être soumis et que la Fortune lui a préparé le triomphe, dans sa harangue à ses soldats avant la bataille d'Issus, au livre II :

Legibus astringi totus desiderat orbis (vers 451)
Ecce dies optata, parat qua provida nobis
Solvere promissum tociens Fortuna triumphum
(vers 452-453)

Jamais il ne désespère de la Fortune, même lorsque, avant la seconde bataille contre Darius, il trouve les terres dévastées et désertées : il continue à avancer,

sorte secunda
Usus Alexander (III, 448-449)

Et avant le combat, il conseille à ses soldats de se reposer, en pensant au jour qui doit leur donner la moitié de la Terre :

... igitur vestris impendite curam
Corporibus sompnoque operi reparate diurno,
Vicinae memores motus instare dici,
Que vobis medium pessundare debeat orbem
(IV, 369-373)

S'il a lui-même cette nuit-là quelques difficultés à trouver le sommeil, il retrouve toute confiance au moment de combattre :

At nunc cum Darius coram me totus et ejus
Copia tota michi sese presentet in armis
Nec fugiens possit divortia querere Martis,
Quod metuam nichil est,

dit-il aux vers 493-496 du livre IV, lorsqu'il s'adresse à ses soldats, on s'en souvient. Et il ajoute :

ad hoc Fortuna laborat,
Quam pudet exiguos tociens numerare triumphos,
Ut michi vincendum semel et simul offerat orbem.

C'est cette même Fortune qui le conduit pendant la bataille : *Quem duce Fortuna virtus infracta tuetur* (V, 25). Elle le protège aussi, lui évitant d'être blessé :

Ibat Alexandro vulnus letale daturus,
Si sineret Fortuna, Geon, maris incola Rubri.

(V, 38-39)

C'est encore sa confiance en la Fortune qui lui permet de faire face à Bellone lorsqu'elle lui apparaît et le menace, on l'a vu :

Sed neque, si turris Darium septemplum muro
Includat, licet ardenti circumfluus unda
Sulphureis Acheron defendat menia ripis,
Eripiet Fortuna michi,

lui répond-il aux vers 252-255 du livre V. Toujours pendant la bataille d'Arbela, Alexandre se retrouve presque seul face à une colonne de Perses (aux vers 364-370 du livre V) ; et, frappé de coups, il est encore soutenu par une «fortune perpétuelle» :

Demum ubi tam paucos Macedum videre, cruentas
In Magnum vertere acies. rex ante quiritem
More suo gradiens vexilla, pericula Martis
Dissimulans potius quam spernens, illud ab hoste
Concussum tociens sed inexpugnabile castrum
Pectoris opposuit Persis, nec defuit illi
Perpetua in dubiis rebus fortuna.

Au livre VIII, le Macédonien affirme à ses troupes que, si le complot de Phylotas contre lui a été découvert, c'est parce que la Fortune le protégeait :

pene, inquit, ademptus
Vobis, o cives, Fortunae munere vivo.

Cette confiance en sa destinée dépasse les normes, les limites humaines, et étonne ses ennemis : ainsi, aux vers 390-403 du livre VIII, l'ambassadeur des Scythes lui reproche d'aller trop loin, de ne pas craindre «la tempête de la mort» :

quis non, dum navigat orbem,
Debeat occursum mortisque timere procellam ?

Il lui rappelle (aux vers 448-459) que, pour les hommes, la fortune

est changeante :

dum prospera luditur a te
Alea, dum celeris Fortunae munera nondum
Accusas, impone modum felicibus armis
Ne rota forte tuos evertat versa labores.

Mais le Grand ne sait pas ce que c'est que « s'imposer une limite », il continue à avancer vers l'Est, et lorsque, pour combattre Porus, il doit traverser le fleuve Hydaspes, les dieux l'aident encore dans sa ruse :

animosum numina Magni
Propositum juvere ducis, nam fusa per orbem
Involvit cecis nubes elementa tenebris
Tantaque subjectas texit caligo cohortes,
Alter ut alterius vix nosceret ora loquentis,
(IX, 161-165)

et, alors que cette obscurité terrorise tous les autres, le Macédonien reste confiant :

Sed cum terreret alios obscurior aer,
Confisus Macedo... (vers 168-169)

A son tour, Porus vaincu l'avertit que la Fortune est changeante, en se proposant lui-même comme exemple, aux vers 315-316 du livre IX :

Proinde tui cursus frenum moderare. caduca
Sunt bona fortunae stabilisque ignara favoris.

Mais ces conseils ne valent pas pour Alexandre, que la Fortune continue à soutenir de façon constante :

Macedo, cui vix cedentibus astris
Prodiga tam celebrem dederat Fortuna triumphum.
(IX, 315-316)

Ainsi lorsque, comme on l'a dit, il saute tout seul par-dessus les remparts de Sudrate, au livre IX, c'est la Fortune qui donne un abri à son fils :

Cumque capi vivus posset perimive priusquam
Surgeret, excussit Fortuna potenter utrumque
Et miro miranda modo protexit alumpnum.
(vers 374-376)

En effet,

a tergo ne posset ab hoste noceri,
Magnipotens Fortuna duci providerat ante.
Stabat enim laurus annoso stipite tamquam
Nata ducem Macedum vetulis defendere ramis. (379-382)

Aux vers 560-562 du livre IX, Alexandre rappelle combien la Fortune l'a comblé : malgré sa jeunesse, il ne craint pas de mourir, car s'il compte bien les dons de la Fortune et ses actions d'éclat, il a vécu longtemps :

Si munera recte
 Computo Fortunae vel si bene clara retractem
 Gesta, diu vixi.

Et lorsque finalement un complot de Nature et du Léviathan fait boire le poison à Alexandre, Gautier de Châtillon, dans les vers 205-215 du livre X, s'étonne : que fait la Fortune ? Pourquoi ne peut-elle sauver son protégé ? Si elle ne peut changer les décrets du destin, qu'elle permette au moins à Alexandre de se défendre, de mourir de façon plus glorieuse, en changeant le poison en épée... Mais notre auteur répond lui-même à sa propre question : il était finalement plus glorieux pour Alexandre de ne jamais être vaincu en combattant, de ne pas tomber sous le fer :

Quis agis, Fortuna? tuumne
 Protectum tociens perimi patieris alumpnum ?
 Si fati mutare nequis decreta volentis
 Ut pereat Macedo, saltem secreta revela
 Carnificum. potes auctores convertere leti
 Et mortis mutare genus. converte venenum
 In gladium. Satius et honestius occidet armis
 Is qui plus deliquit in hiis. sed forsitan armis
 Non potuere palam superi quem vincere dirum
 Clam potuit virus. fuit ergo dignius illum
 Occultum sentire nephas cedere ferro.

Et si la Fortune ne peut pas éviter sa mort, juste avant le jour fatal, elle lui donne le triomphe complet :

Ut tamen ante diem extremum, quem fata parabant,
 Omnia rex regum sibi subdita regna videret,
 Fecit eum famae sonus et fortuna monarcham :

(X, 216-218)

en effet, alors qu'il dominait déjà tout l'Orient, toutes les nations de l'Occident se soumettent à lui (X, 219-249).

Alexandre est donc surhumain parce qu'il possède toutes les qualités d'un surhomme, toutes les qualités d'un combattant hors-pair, toutes les qualités d'un chef hors du commun, et aussi parce qu'il est protégé, porté par la Fortune qui lui a préparé la destinée exceptionnelle d'un conquérant triomphant universellement.

Mais s'il a toutes les qualités du surhomme, il en a aussi les défauts, qui le rendent inhumain plutôt par moments. C'est ainsi qu'il est souvent impatient et coléreux quand les choses ou les hommes font mine

de lui résister : il n'accepte pas les limites humaines. Dès son enfance il est impatient de devenir un homme : (*puerum*)... *In bello simulare virum* (I, 39). Ayant levé une armée pour combattre Darius, il se montre alors impatient d'aborder en Asie : lorsqu'il aperçoit les rivages d'Asie, il n'épargne plus ses hommes :

remis incumbere nautas,
Nec solum tensis ultra se credere velis,
Leticia dampnante moram jubet. ocus illi
Haut segnes per transtra parant assurgere dicto
Principis et multo castigant verbere pontum.

(I, 381-385)

Il ne supporte pas non plus de ne pouvoir dénouer les nœuds du joug exposé dans le temple de Jupiter, et les tranche avec son épée :

Movit Alexandrum supplendi fata cupido,
Extollensque jugum nexus dissolvere temptat,
Luctatusque brevi, cum se contendere frustra
Conspicit, astantes ne triste reverberet omen,
« Quid refert, inquit, proceres, qua scilicet arte
Quoque modo tacitae pateant enigmata sortis ? »
Dixit et arrepto nodos mucrone resolvit,
Unde vel elusit sortem vel forte reclusit.

(II, 83-90)

On a déjà vu également, aux vers 205-217 du livre II, que, lorsque sa maladie l'empêche de combattre, il n'a pas le temps ni la patience d'attendre des médecins indolents ou les phases critiques de sa maladie : si les médecins ne peuvent le soigner, il combattrait même malade. De même on se souvient qu'aux vers 501-505 du livre IX, il n'attend pas que sa blessure soit cicatrisée pour reprendre les armes. Cette impatience le place donc bien au-dessus des autres hommes. Il nous apparaît inhumain aussi dans ses accès de colère implacable : cette colère s'exprime dès son enfance, *et indignans his vocibus exprimit iram* (I, 31-32), et transparaît sur son visage et sur ses yeux :

Accusabat enim occultam rubor igneus iram. (I, 73)
Accedit facies animo, mentique profundae
Respondet oculi, totoque accenditur ore. (I, 232-233)

Ainsi sa colère contre Thèbes (*His accensa super flagrescit principis ira*, I, 308) restera irrépressible malgré les supplications de Cléadès :

Finierat Cleades, sed stat sententia regis,
Propositique tenax irae permittit habenas. (I, 345-346)

De même un attentat manqué contre lui réveille en lui une fureur inextinguible à l'égard de Tyr :

Quippe prius sopitus erat jam fraude recenti

Martius evigilat furor, et sub corde calenti
Ira recundescit. (III, 361-369)

Une autre ville essaie de lui résister : Uxion ; pour apaiser ensuite sa colère, les habitants doivent demander à la mère de Darius, captive d'Alexandre et respectée de lui, d'intercéder pour eux :

Dirigit ergo preces occulto calle per umbras
Ad matrem Darii ut mitiget iram
Regis et ut victis invictus parcat et urbi. (VI, 115-117)

Il se montre inhumain aussi dans la façon dont il entraîne ses soldats toujours plus loin, vers des conquêtes sans fin. Ainsi la fausse rumeur du retour au pays, qui avait répandu la joie dans tout le camp, l'emplit au contraire d'une fureur qu'il aura du mal à dompter :

Rumor ut attonitas invicti principis aures
Impulit, occultus animum perterruit horror,
Contraxitque furor laxas rationis habenas.
Mox ubi mens rediit, domito revocata furore...
(VII, 448-451)

De même le complot contre lui de Phylotas, fils de Parménion, provoque sa colère et celle-ci ne s'apaisera pas malgré son amitié pour Parménion, malgré les affirmations d'innocence de Phylotas et ses appels à la pitié (Alexandre agit *ira dictante*, lit-on au vers 158 du livre VIII : *quem rex intuitus flammato lumine...*).

Cette colère se déchaîne même assez souvent jusqu'à devenir violence, voire sauvagerie. Dès son jeune âge l'auteur peut le qualifier d'*effrenus* (l'adjectif reviendra souvent à propos du Macédonien), et le comparer à un lion : *puer effrenus... gerit alto corde leonem* (I, 56-57). Dans les batailles il peut se montrer cruel et sans pitié : lorsque l'armée d'Alexandre envahit Thèbes, *perit nullo discrimine sexus et etas / Omnis* (I, 323-324) ; et malgré les supplications de Cléadès, la ville sera rasée et incendiée :

Equari solo turres ac menia primo
Imperat et reliquam Vulcano fulminat urbem.
(I, 345-348)

Après cette bataille, il effectue dans son armée une purge impitoyable :

... minus ergo peritos
Armorum, minus audaces famaeque minoris
Segregat. (I, 352-354)

C'est au moment de la bataille de Thèbes qu'il est d'ailleurs qualifié encore d'*effrenus* : le vers 220 du livre I le peint *effrenae mentis*, avec un cœur sauvage, et le vers 378 l'appelle *Effrenus Macedo*, parce qu'il a une telle volonté de combattre Darius qu'il en oublie sa patrie et

sa famille :

Tanta sub invicto bellandi corde voluntas,
Tanta parentis erat oblivio, tanta sororum. (375-376)

C'est d'ailleurs la première opinion de Darius sur Alexandre : un enfant déchaîné, conduit par Mégère, qui se jette furieusement sur tout le monde et préfère mourir en combattant que s'avouer vaincu (II, 333-353) :

Spurius ille puer, regni moderamen adeptus,
Cuncta sibi cessura ratus, fervore juventae
Ducitur et casus ruit improvisus in omnes,
Pugnandoque mori mavult quam cedere victus... ;
Scire velim, Macedo, quibus inspirante Megera
Artibus illius Ciri te posse potiri
Imperio...

C'est cette sauvagerie qui autorise Gautier de Châtillon à le comparer à un loup affamé lorsqu'il se précipite vers l'armée de Darius, aux vers 398-407 du livre II :

Haut aliter Macedum rex debachatur in illam
Barbariem que nunc profugum pavitare ferebat.

Et dans sa harangue avant la bataille d'Issus (II, 470-475), il demande à ses soldats de se montrer féroces et sans merci :

Vincite jam victos, gladio qui parcit in hostem,
Ipse sibi est hostis, vitam qui prorogat hosti,
Derogat ille suae. non est clementia bello
Hostibus esse pium. gravis est sibi dignaque cedi
Cedis parca manus. segnes incurrere mortem,
Dum pavitant, audent sed non occurrere morti.

Voilà pourquoi lui-même, pendant cette bataille d'Issus, est appelé *Fulmineus Macedo*, au vers 127 du livre III. Dans le même livre, aux vers 301-341, le Macédonien ordonne de détruire Tyr, et se montre d'autant plus implacable qu'il avait offert la paix mais que les habitants ont tué ses ambassadeurs :

Macedo jubet ocius omnes
Cladibus involvi [...].
Fit fragor et plangens [...]. volat ad fastigia flammae
Inflammata fames [...]
Mixta plebe patres pereunt. genus omnibus unum
Mortis [...].
Solvitur in cineres ab Agenore condita primo
Nobilis illa Tyrus [...].
sic ergo tot annis
Indomitam indomitus domuit Macedum furor urbem.

Au livre III, Alexandre pourchasse encore Darius. C'est cette fois-ci à un chien de chasse qui pourchasse un cerf que l'auteur, dans les vers 454-459, compare notre héros. Plus tard, après la mort de son ami Nicanor, (*ille murus Alexandri*), Alexandre est « plus terrible qu'une ourse privée de ses petits » :

Interea Macedum planctu pulsatus acerbo
 Advolat orbata catulis truculentior ursa
 Diluvium mundi Macedo. (V, 183-185)

il est le « déluge du monde » ; tous ceux qui se trouvent en face de lui s'enfuient terrorisés (185-187). Ses compagnons sont, comme autant d'« Alexandres », « rendus furieux par Mars » (276-280) :

furor omnibus idem
 Parque animus bello dominoque simillimus ipsi
 Ut quot Alexander comites si Marte furentes
 cominus aspiceret, tot se gauderet habere
 Magnus Alexandros.

Lorsque le Macédonien approche de Babylone, l'auteur (vers 1 à 5 du livre VI) s'adresse à la ville pour lui présenter la « calamité » du monde, la « terreur unique des rois », le « destructeur » de l'Asie, le « bouc » annoncé par l'Écriture... :

Ecce lues mundi, regum timor unicus, ecce
 Quem tociens poteris, Babylon, legisse futurum
 Eversorem Asiae, sacra quem predixerat hyrcum
 Pagina, quem gemini fracturum cornua regni,
 Presentem mirare virum...

Au livre VI, c'est « plein de furie » qu'il conduit son armée vers Uxion : *Agmen ad Uxias convertit turbidas arces* (vers 66). Et au vers 301 du même livre, il menace Darius plus violemment que des léopards : *pardis instantior instat*. Enfin, le roi est furieux contre Bessus, le traître de Darius : aux vers 340-341 du livre VIII,

Attrahitur vinctus presentatusque furenti
 Bessus Alexandro...

Cette impatience, cette colère contre ce qui lui résiste, cette violence, cette sauvagerie fréquentes dans son comportement, le rendent inhumain donc, autant que son orgueil, que son audace sans pareils. Déjà dans le livre I, aux vers 226-230, alors qu'il est couronné à Corinthe, il regarde tous les vieux sages qui se sont soumis à lui et son audace s'enflamme :

Contemplans igitur Macedo per singula vires
 Pascitur intuitu procerum, et que maxima dudum
 Crescere non poterat vehemens audacia crevit

Regis ad aspectus, et quem conceperat ante
Ampliat affectum.

On se souvient aussi avec quel orgueil il répondait à Darius qui lui avait envoyé une lettre méprisante, lui reprochant en particulier son jeune âge (II, 34-42). On se souvient encore que même Darius s'étonnait de son audace (II, 333-353). Après sa victoire sur Darius, il aura même l'impudence de s'appeler le fils de Jupiter :

Preterea quis pretereat summum sibi patrem
Usurpasse Iovem? nam se genitum Iove credi
Imperat. (III, 252-255)

Au livre IV, il refuse les offres de paix de Darius parce qu'il est un roi, et non un marchand (vers 131-141) : à Parménios qui proposait d'accepter, il répond qu'Alexandre n'est pas Parménios :

... a me,
Si essem Parmenius, oblata pecunia palmae
Preferretur, ait, malleque inglorius esse
Quam sine divitiis palmam cum laude mereri.
At nunc securus sub paupertatis amictu
Regnat Alexander. regem me glorior esse
Non mercatorem. fortunae venditor absit.
Nil venale michi est...

Voici la réponse orgueilleuse qu'il donne à Darius :

Quicquid habet Darius, quicumque amisit, et ipsum
Esse mei juris et pugnae premia Grai. (IV, 171-172)

C'est encore une marque d'audace que de refuser la proposition de Parménios d'attaquer Darius de nuit (IV, 353-373), et un signe de fierté que de désirer la gloire, et non le butin :

vestrum est quodcumque videtis,
Non ascribo meum. tantum michi vincite, predam
Dividite inter vos. qui mecum vincere curas,
Participem me laudis habes, tibi cetera tolle.

Quelle audace encore lorsqu'il affirme sa volonté de conquérir le monde entier, aux vers 557-577 du livre IX, ou aux vers 171-190 du livre X, et même de dépasser les limites de ce monde pour atteindre les autres mondes (X, 312-321). C'est parce qu'il affirme que le monde est trop petit pour lui que Nature, on le verra, complètera sa mort. Après avoir bu le poison, il s'adresse à ses hommes et leur annonce sans sourciller qu'il les quitte parce qu'il est appelé à diriger l'Olympe avec Jupiter !

jam sufficit orbem
Terrarum rexisse michi. satis axe sub isto

Prospera successit parentibus alea bellis.
 Jam tedere potest membris mortalibus istam
 Circumscribi animam. consumpsi tempus et evum
 Deditus humanis, satis in mortalibus hesi.
 Hactenus hec. summum deinceps recturus Olympum
 Ad majora vocor, et me vocat arduus ether
 Ut solium regni et sedem sortitus in astris
 Cum Jove disponam rerum secreta brevesque
 Eventus hominum superumque negocia tractem...

Il ajoute même, aux vers 415-417, que Mars, sans Alexandre, a peur de la guerre :

Et quia Mars sine me belli discrimen abhorret,
 Consilio Jovis et superum, licet ipse reluctet,
 Invitus trahor ad regnum.

Cette audace n'a d'égale que sa volonté de puissance, absolument sans bornes. Tout jeune déjà, il sent grandir en lui l'amour de la guerre et « le désir de régner » : *Germinat intus amor belli regnique libido* (I, 190), et il se voit déjà maître de l'Univers : *Jam regnat, jam servit ei quadrangulus orbis* (I, 193). Il se prépare en effet à se déchaîner non seulement contre les Perses, qui ont envahi sa patrie, mais contre toute la terre :

Non solum in Persas, quos contra justa querelae
 Causa sibi fuerat, parat insanire, sed ipsum
 Et totum, si fata sinant, conjurat in orbem.

(I, 200-202)

Quand il voit l'Asie, il la désire tant qu'il abandonne la Grèce et l'Europe à ses alliés :

Hinc ubi vernantes Cereali gramine campos,
 Tot nemorum saltus, tot prata virentibus herbis
 Lascivire videt tot cinctas menibus urbes,
 Tot Bachi frutices, tot nuptas vitibus ulmos,
 « Iam satis est, inquit, socii, michi sufficit una
 Haec regio. Europam vobis patriamque relinquo.

(I, 436-441)

On se souvient que, haranguant ses soldats avant la bataille d'Issus, il leur annonçait que le monde entier désirait se soumettre à leurs lois : *Legibus astringi totus desiderat orbis* (II, 451). On a vu aussi qu'il désirait la gloire, et non le butin :

Proelia non spoliū mecum discernite. cedant
 Premia preda meis, michi gloria sufficit una.
 Rem vobis, michi nomen amo.

(II, 484-486)

Ce désir de gloire est insatiable :

ad summum semper honoris
Aspirans apicem. (II, 449-450)

C'est pourquoi aucune victoire ne peut marquer la fin de sa marche conquérante. C'est ce qu'il explique à ses soldats qui s'étaient réjouis dans le faux espoir de retourner chez eux : il lui reste encore la moitié de la Terre à conquérir. On ne peut la lui enlever :

Limite de medio terrarum a civibus orbem
Auferri sibi conqueritur, virtutis in ipso
Limine Alexandro mundi totius apertum
Precludi imperium; nihil in patriam nisi probra,
Fortunam victi se non victoris ad Argos
Esse relaturum (VII, 453-458)

Son «cœur assoiffé» désire par exemple le royaume de Scythie :

Macedo, dudum sicienti pectore regnum
Affectans Scitiae...

Et c'est cet immense désir de domination que condamnent les ambassadeurs scythes lorsqu'ils lui disent, aux vers 375-384 du livre VIII, que, si la taille de son corps égalait celle de son âme cupide, elle aurait la grandeur de la terre, sa main droite tiendrait le Levant, sa main gauche le Couchant :

cupido si quanta cupis, tantum tibi corporis esset,
Non tibi sufficeret capiendo maximus orbis,
Sed tua mundanas mensura excederet horas :
Ortum dextra manus, Occasum leva teneret.

Pour ces envoyés scythes, sa volonté de puissance touche à la folie (VIII, 386-390, ou 394-395) : en effet, il n'a plus la notion des limites humaines (403-411), il excède la mesure du bonheur humain (412-415) : il sera toujours insatisfait :

Et cum tibi regna ministrent
Omnia divicias, tibi pauper inopsque videris. (426-427)

Plus tard (livre IX, vers 315-316), Porus aussi lui conseillera de mettre un «frein à sa course» :

Proinde tui cursus frenum moderare. caduca
Sunt bona fortunae stabilisque ignara favoris.

Mais, dès que Porus est vaincu, il court à nouveau conquérir les nations du bout de la Terre :

laxis propere festinat habenis
Orbis in extremas convertere prelia gentes
Oceanique suis populos adjungere castris. (IX, 331-333)

Il est blessé dans l'attaque de Sudrate, on s'en souvient, et ses soldats s'étonnent de le voir malgré tout projeter de nouvelles conquêtes :

tua, regum maxime, virtus, [...] et esuries mentis, cui
maximus iste
 Non satis est orbis, quem proponunt sibi finem
 Vel quem sunt habitura modum? (IX, 514-517)

Mais on se souvient aussi qu'en réponse il leur parle de sa gloire, qui dépasse les mesures de l'âge, et qui doit être sa seule mesure :

excedit evi mea gloria metas.
 Hec sola est, vestrum metiri qua volo regem, (IX, 555-556)

et qu'il leur révèle que son but n'est pas de vivre longtemps, mais de conquérir le monde, et même les autres mondes (IX, 557-577). On voit en effet au livre X qu'après avoir vaincu tout l'Orient jusqu'à l'Océan, il projette de se retourner vers l'Occident, jusqu'aux Pyrénées et aux peuples de Gaule (vers 171-190). Gautier de Châtillon s'étonne alors lui-même et apostrophe son héros, dans les vers 190-191 du livre X :

Quo tendit tua, Magne, fames? quis finis habendi
 Querendi quis erit modus aut que meta laborum?

En effet, bien que le monde entier se soumette à Alexandre (X, 216-248), il répète qu'il veut conquérir les autres mondes (X, 312-321). Et c'est justement parce qu'il affirme que la Terre ne lui suffit plus que Nature se vexe et complot sa perte :

Interea memori recolens Natura dolore
 Principis obprobrium mundo commune sibi que,
 Qui nimis angustum terrarum dixerat orbem
 Archanasque sui partes aperire parabat
 Gentibus armatis. (X, 6-10)

Elle rend visite au Léviathan, lui rappelle qu'Alexandre a déjà vaincu Darius, Porus, et se prépare à d'autres conquêtes, et que, si lui-même n'y prend garde, il s'attaquera au Chaos :

Non sinet intactum Chaos Antipodumque recessus
 Alterius volet nature cernere solem. (X, 99-100)

Alors le Léviathan s'allie à Nature pour perdre Alexandre, car il craint en effet que son pouvoir ne trouve plus de limite :

Nam quis erit modus, o socii, aut que meta flagelli
 Hujus, ait, quo cuncta tremunt, prolixior illi
 Si mora pro libitu frangendum indulserit orbem?
(X, 128-130)

Alexandre a montré trop d'orgueil, trop d'audace, il a dépassé les limites imposées aux hommes, sa volonté de puissance, qu'on pourrait taxer de mégalomanie, s'est étendue au-delà des limites de la Terre: il a donc fait preuve de ce que les Grecs appelaient *ubris*, et qu'ils considéraient comme la pire faute pour un homme: cette faute était vite châtiée par la vengeance divine, Némésis, et c'est dans l'*Alexandréide* la Nature qui se charge d'exercer cette vengeance, par l'intermédiaire de Proditio (la Trahison) qui elle-même utilise le bras d'un personnage nommé Antipater pour verser le poison à Alexandre (X, 143-159).

Il n'en reste pas moins que, pour s'élever ainsi au-dessus des autres hommes, Alexandre a les qualités requises, qu'il est un combattant exceptionnel, un meneur d'hommes hors du commun, et que Fortune le protège de façon inouïe, on dirait aujourd'hui que la chance est continuellement de son côté. Alexandre n'est donc pas un homme ordinaire, et l'*Alexandréide* s'efforce surtout et en premier lieu de le dépeindre comme un surhomme.

(à suivre)

Marylène PEREZ,
Université de Lille III